Phot. Walery

JUNE ROBERTS dans " ROSE-MARIE "

L'OPÉRETTE américaine

par René PUJOL

D'après les règles de la vieille cuisine française, pour faire un civet de lièvre, il faut un lièvre ; mais certains maîtres-queux vraiment modernes pensent que cette obligation a quelque chose de vétuste, et ils s'en affranchissent avec désinvolture.

De même, on a longtemps cru que pour faire une pièce, un sujet était presque nécessaire. Les Américains ont changé tout cela. Sur leurs tables, les condiments masquent ou dénaturent le goût des mets ; sur leurs scènes, le même principe fait loi. L'homme qu'ils appellent le « Régisseur » impose son autorité, souvent ahurissante, avec une tyrannie que les auteurs trouvent bien agréable. Chez nous, ce qui ne mérite pas d'être dit, on le chante ; aux États-Unis, on le danse. On obtient ainsi des résultats étonnants. Par exemple, quand deux fiancés témoignent lyriquement de leur joie d'être seuls sous la lune, une centaine de girls évoluent autour d'eux sans les gêner le moins du monde.

Certes, c'est de l'arbitraire. Mais dans l'opérette, où commence l'arbitraire ? Il n'est pas très logique qu'un personnage cesse soudain de parler pour se mettre à chanter. Il est encore moins logique que ceux qui l'écoutent se mettent à chanter également, à la tierce ou à la quinte, pour permettre au musicien d'écrire un quatuor ou un quintette.

Cela ne nous choque pourtant guère, tant nous en avons l'habitude. Il ne faut donc pas trop nous indigner de l'intrusion fréquente des « petits ballets » dans l'action. C'est un peu plus de fantaisie et voilà tout. Mais une frontière devait être infranchissable, celle du bon goût ; les Américains dansent si légèrement qu'ils l'ont franchie sans s'en apercevoir.

Il ne faut pas croire que l'opérette américaine a gagné ses galons seulement depuis 1918. Avant la tourmente, elle avait déjà triomphé à Paris. *La Belle de New-York* et *Quaker girl* avaient longtemps tenu l'affiche, malgré la redoutable concurrence des fadaises viennoises. Ce sont les grand'mères de Nanette et de Rose-Marie.

" HALLELUIAH "
au Théâtre Mogador.

Phot. Waléry

Phot. Waléry

" ROSE-MARIE " au Théâtre Mogador

Le succès de ces deux jeunes filles a été prodigieux. Entre nous, elles ne sont pas très, très intelligentes. Mais elles ont des belles robes, des décors magnifiques, des girls et des boys attachés à leurs pas, et elles ne posent au Français moyen aucun problème psychologique spécialement ardu.

Et puis, il y a la musique. Elle est de tout premier ordre, cette musique. Elle est d'*époque*, c'était celle qu'il fallait à nos oreilles au moment même où on nous l'a offerte. Ce n'est pas offerte, mais imposée qu'il faut dire. Les compositeurs américains s'acharnent à la répétition du refrain qu'ils préfèrent, et le système leur réussit presque toujours.

Au surplus, ils ont apporté à l'orchestration un soin méticuleux. Certaines pages de Friml attestent une profonde connaissance de César Franck, de Rimsky-Korsakow et de Debussy. Si bien qu'en fredonnant une mélodie assez pauvre, les spectateurs entendent inconsciemment les quelques trouvailles orchestrales qui les ont séduits.

Malgré tout, le règne de l'opérette américaine semble toucher à sa fin. Le public français a compris le procédé, il s'est aperçu que c'était toujours le même, il ne s'y intéresse plus. N'a-t-il pas fait de même, jadis, pour l'opérette viennoise ? Que de fours après le succès de *la Veuve Joyeuse !...*

Mais les *producers* new-yorkais sont des commerçants avisés. Ils ont encore beaucoup de pièces, beaucoup de musiques à exporter. Alors, ils ont engagé un nouveau commis-voyageur, le chef d'orchestre aux gants blancs. Demain, ils trouveront autre chose. Reste à savoir si nous aimerons cette autre chose...

La fureur de la danse qui fait trépigner notre siècle sur du linoléum a merveilleusement servi les musiciens américains, dont les airs sont sans cesse joués et rejoués par tous les jazz du monde. Enfin, ils doivent beaucoup, pour des raisons similaires, aux machines parlantes. Très opportunistes, ils ont profité avec habileté de tous les moyens de publicité, et la T. S. F. est devenue leur domestique. Offenbach, lui, n'a pas eu besoin de tout cela pour égayer l'univers.

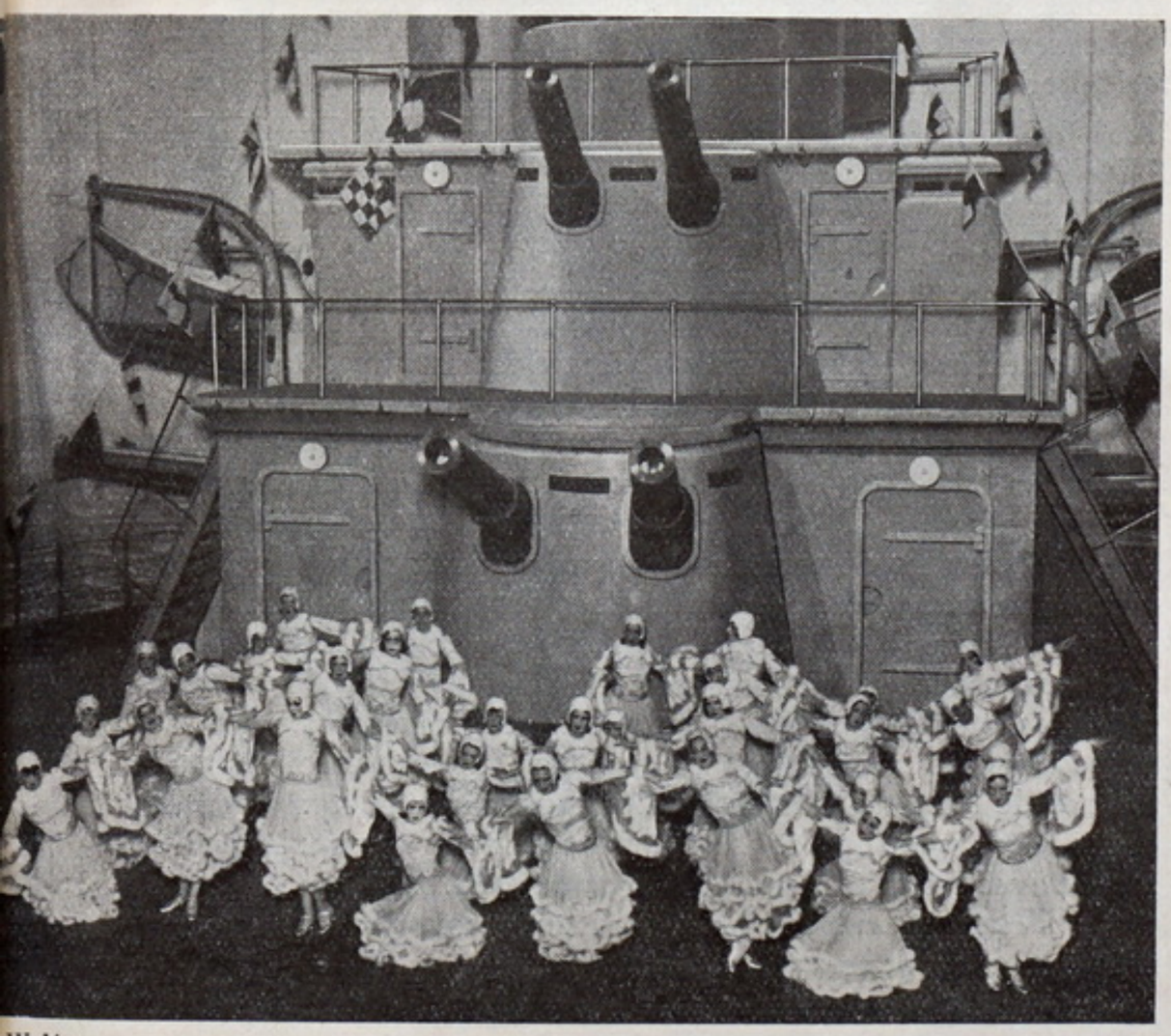
* * *

Aujourd'hui, nos amis d'outre-Atlantique sentent bien que leur formule magique a fait son temps. Ils en cherchent une autre et semblent séduits par le vieux mélo français, où la musique intervenait prudemment pour créer l'ambiance.

Attendons, et regrettons qu'ils parviennent presque toujours à imposer leurs goûts à l'Europe, cette brave dame si fatiguée qu'elle ne réagit plus. Elle est sous tutelle et feint de ne pas le savoir, car cela l'humilierait trop.

Mais il ne faut pas désespérer. A force de nous flatter de notre brillant passé, nous finirons peut-être par nous convaincre qu'il nous reste encore un tout petit peu d'avenir...

René Pujol.



Waléry

" HALLELUIAH "